

Serge Patrice Thibodeau : de retour du bout monde

Jean-Paul Daoust

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Daoust, J.-P. (2006). Serge Patrice Thibodeau : de retour du bout monde. *Lettres québécoises*, (122), 6–9.

Serge Patrice Thibodeau: de retour du bout du monde

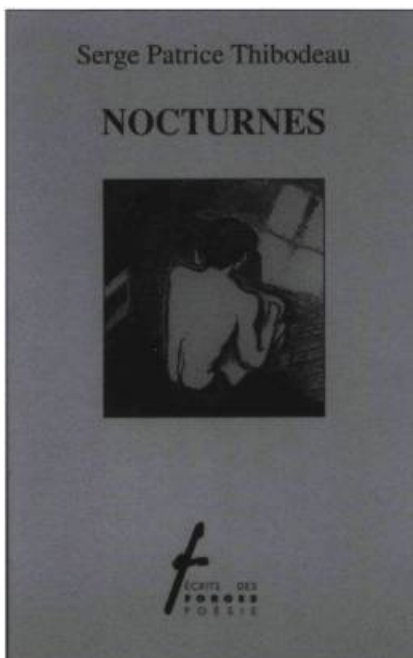
Serge Patrice Thibodeau ramène toujours dans ses bagages un manuscrit, où le poète affronte la folie meurtrière des hommes et la beauté déroutante du monde avec comme seule arme les mots. Au fil des ans, de ses multiples voyages, il a construit une œuvre foisonnante, surprenante, dans laquelle on entre comme dans une cathédrale inachevée, celle de Gaudí par exemple. Son projet est ambitieux, et la démesure de sa fiction reste pourtant bien réelle. Allons donc voir de près cet architecte qu'est Serge Patrice Thibodeau. Lui, il dirait plutôt qu'il est un géologue (image chère à Denise Desautels). Voici donc ses réponses à quelques-unes de mes questions.

JPD — Dès le premier recueil, *La septième chute*, la page couverture et les citations annoncent une thématique qui sera récurrente dans les autres recueils : la guerre. Et je pense aussi à *La disgrâce de l'humanité*, ton essai sur la torture, un sujet difficile que tu oses traiter. Dans le vertige de cette violence, de cette chute de l'humanité, est-ce que la fiction poétique peut être acte de rédemption ?

SPT — Peut-être est-elle une façon de réhabiliter, au sens moral, les bêtises propres au genre humain, mais je suis sceptique. Le malheur des autres, la violence qu'ils subissent, les inégalités et les injustices, tout cela provoque en moi plus de compassion que d'indignation. L'indignation étrangle et aveugle, puis finit par s'évaporer, alors que la compassion rend lucide et plus humain, et reste. J'avoue avoir été très marqué par les bonnes œuvres de ma grand-mère maternelle qui a été bénévole à la Croix-Rouge pendant plus de cinquante ans, à aider les plus démunis qu'elle, et Dieu sait que cette dame généreuse vivait dans la simplicité la plus pure. Donner à l'autre de façon désintéressée est un acte qui me trouble encore. Témoigner de la fragilité de l'autre est peut-être le premier pas vers une action courageuse. Comme dans la chanson de Brel, je suis incapable de voir un ami pleurer, ou de voir souffrir un étranger. J'essaie tout simplement d'arriver à comprendre pourquoi les êtres humains se déchirent entre eux, pourquoi ils s'acharnent à humilier leurs semblables, à les meurtrir jusque dans leur dignité. Selon moi, rien n'importe davantage que le respect de la dignité humaine, alors je crois que même la fiction poétique est une manière de le rappeler. Il n'y a rien de plus pénible à regarder en ce monde que le visage d'une personne qui a été humiliée.



JPD — Tu as vu de près la guerre à travers tes nombreux voyages. Mais forcément aussi autre chose. Il y a dans tes livres un très grand nombre de citations, de vers où le voyage est une force, un moteur à ton écriture. J'en retiens une : « incessamment me fuir ». Toi qui as vu plus d'une trentaine de pays, pourquoi encore et toujours le voyage ? Autrement dit : est-ce que la création se ferait à même l'acte de voyager ?



SPT — Je commence à croire que, dans mon cas, c'est pathologique ! C'est vrai que je ne peux pas rester en place, tout comme ma mère. Je dois bouger. Ça faisait très longtemps que je n'avais pris la route, c'est-à-dire la prendre dans un corps à corps avec la distance, la fatigue, l'indescriptible beauté des paysages, les dangers potentiels des villes et la poussière des lieux parcourus. Alors je me suis dit que je voulais, et que je devais, parcourir la Patagonie jusqu'à la Terre de Feu, à plus de 3 200 kilomètres de Buenos Aires, en autobus. Atteindre la destination finale est grisant, bien entendu, mais savourer son trophée n'a pas d'égal. J'ai constamment besoin de me dépasser, en tant que voyageur et créateur. La création et le voyage ont en commun l'inconnu, la peur de l'inconnu, l'incertitude d'arriver au but espéré, les surprises et les rencontres inédites, les défis, les succès et les échecs, les écueils et les culs-de-sac. Ces deux réalités, l'écriture et le voyage, sont une seule et même chose pour moi.

JPD — Dans ton cas, est-ce que tes origines acadiennes y sont pour quelque chose ? Cet exil serait-il maintenant un exil intérieur ?

SPT — Le terrible sentiment de perte que ressentent encore plusieurs Acadiens et Acadiennes est toujours aussi présent chez moi que le jour où j'ai appris qui j'étais et à quel peuple j'appartenais. Je ne suis pas d'accord avec ceux et celles qui soutiennent que nous devons oublier et tourner la page, et qu'on n'exige pas de moi que je cesse de pleurer nos morts. Je n'arriverai sans doute jamais à imaginer l'horreur vécue par ma famille décimée en 1755. L'usage que je fais du mot *exil* est certes inquiétant, j'en suis conscient. Il signifie surtout la rupture irrémédiable avec un passé tragique, d'une part, et, d'autre part, la blessure, presque physique, de n'être accroché à rien ni à personne qui soient vraiment stables, et la conscience d'être à la recherche de ce qui m'a été enlevé sans que je sache, jamais, où ni comment le retrouver. L'exil est une errance morale autant qu'un déplacement géographique, un abatement perpétuel de l'âme autant que du corps.

JPD — Dans *Nocturnes*, tu y réponds poétiquement : « Obsessions ! Me dictez toujours le même verbe / Et toujours à l'impératif : pars ! Pars ! / Pour me cacher ? Pour me perdre ? / Pour m'éloigner de la folie débridée, / De la folie qui rôde en hiver dans le clan ? » Je trouve que c'est un quintil qui donne une clé. Ai-je raison ?

SPT — Certainement. L'éloignement est en soi une façon de voir un peu plus clair, à l'abri de la laideur et de la médiocrité. Une façon de prendre ses distances par rapport aux tourments qui nous talonnent.

JPD — N'est-ce pas alors que le chemin qui existe est celui que l'on fait au fur et à mesure qu'on avance, qu'on cherche ?

SPT — C'est comme la vie : on la construit un pas à la fois, une pierre à la fois. Sauf que le chemin est dynamique, comme ces dunes ou ces îlots qui changent de forme et de direction au gré du vent. Et ce chemin n'a rien de sûr ni de rassurant, et ne détient aucune vérité. C'est pourquoi il donne lieu à l'aventure, à la quête sans cesse recommencée, à la remise en question de tous les repères et de toutes les données.

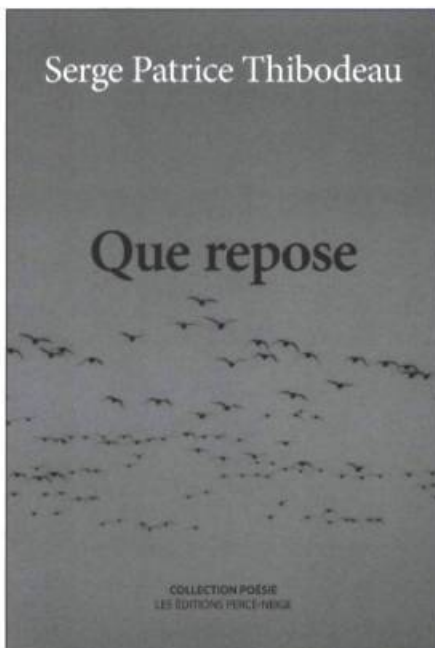
JPD — Une autre constante dans ton œuvre est le sacré. Dieu est omniprésent. Le personnage de Judas revient souvent aussi (« La beauté de Judas » dans *Pacifica*). Mais « Prague est le plus beau des prétextes », écris-tu dans *Le cycle de Prague, la ville fétiche* donc, où un vers me frappe : « Nous ne savons qu'aimer Dieu ». D'abord réécrirais-tu ça aujourd'hui ? Et en quoi ce sacré alimente-t-il ta poésie ? Ou, plus prosaïquement, est-ce que les mots sont un outil pour saisir l'invisible ? et Judas ? et Prague ?

SPT — Dieu me boude et ne m'écoute plus depuis quelques années, alors je doute que je réécrirais aujourd'hui ce que j'ai écrit au milieu des années quatre-vingt-dix. Il se peut que je traverse des années de sécheresse après avoir vécu une longue période pendant laquelle une foi intègre éclairait ma vie. Depuis quelque temps, j'ai l'impression de vivre une mystique mariale ; en effet, c'est la Vierge qui me libère de mes petites misères, soit qu'elle vienne à ma rencontre sous les traits de la Vierge de Zagreb ou de Grand-Pré. Et je n'ironise pas. Lorsque j'écris que nous ne savons qu'aimer Dieu, je fais parler une statue du pont Charles à Prague, un orant parmi d'autres. D'ailleurs, je pense que Prague est vraiment une obsession passée. Aujourd'hui, ni Dieu ni Prague ne m'interpellent, et je n'en suis pas triste. Pour ce qui est de Judas, j'ai presque terminé un recueil de poésie qui s'intitule *Les sept dernières paroles de Judas*. On aura compris que le titre est une satire des « sept dernières paroles du Christ en croix ». Judas est un personnage très attachant, même si je suis conscient que le personnage et la poésie ne sont pas censés faire bon ménage. J'ai toujours été intrigué par le thème de la trahison entre hommes, en littérature, et je suis encore un fervent lecteur de Jean Genet. Judas est un personnage tragique, il a aimé Jésus plus que Pierre et Jean réunis, et il a été l'instrument d'un père puissant qui s'est servi de lui pour anéantir son propre fils. Qui donc est le vrai traître, Dieu ou Judas ?

JPD — À travers toutes les errances, terme que j'emprunte à un de tes beaux titres, *Le quatuor de l'errance*, est-ce que les mots te servent aussi de repères pour te situer dans ton réel qui nécessairement affronte celui des autres ? Car en voyage on est du moins forcé de se comparer...

SPT — Le *Quatuor* a été écrit pendant quatre mois de voyage, de Katmandou à Amsterdam en passant par le Pakistan, l'Iran, la Turquie et la Grèce. Je n'avais en ma possession aucun livre en français. Masochiste ? Peut-être. Je voulais puiser dans la mémoire de la langue française pour y ressentir davantage la force des mots. Notre langue et notre culture peuvent être encombrantes quand on voyage. Il est parfois préférable de laisser son bagage culturel à la maison. Les yeux et les oreilles en sortent gagnants. Les mots des autres ont ainsi plus de relief, plus de sens, et le voyageur se fait lui-même plus accueillant face à l'autre.

JPD — Et l'amour. Tu dis ouvertement celui entre hommes. Ton érotisme est parfois suggéré, et parfois plus direct, mais en général il y a une certaine pudeur. Chose certaine, le corps de l'homme fait partie du paysage. Comment l'érotisme peut-il se concrétiser par les mots, car il alimente bel et bien ta poésie ?



SPT — Je n'ai jamais eu honte d'affirmer que je suis un homme très pudique, pour ne pas dire prude, ce qui ne m'a jamais empêché non plus d'affirmer ma préférence pour les hommes. Peu importe où je me trouve, je suis avant tout voyeur et témoin plutôt qu'exhibitionniste et protagoniste. Mon écriture est ainsi révélatrice du désir érotique, beaucoup plus que de la rencontre sexuelle. Même dans mon quotidien, auprès de ma famille et de mes amis, j'ai toujours été très discret par rapport à ma vie amoureuse. Mais pour ne pas vous laisser sur votre appétit, j'avoue que je n'ai connu qu'un seul grand amour, impossible, bien sûr, sinon je n'en parlerais pas au passé. Il faut aussi comprendre que les évocations érotiques ou carrément sexuelles dans mes livres (je pense au recueil *Nocturnes*), inspirées par les formes diverses de la beauté de l'homme, sont le plus souvent imaginées, fantasmées, donc fictives.

JPD — Tout comme la solitude.

SPT — Malheureusement, elle n'a rien de fictive. Heureusement, elle est aussi salutaire.

JPD — Tu ne crains pas le lyrisme, voire la mélancolie. Certains de tes recueils sont de grandes envolées, mais toujours la forme reste sinon rigide, fixe, du moins très étudiée. Est-ce une façon de contrôler un possible débordement ? J'y vois aussi comme un écho du sacré par ces incantations, ces litanies, ce rituel si formel dans ton écriture.

SPT — En lisant les critiques de mes livres, j'ai appris que mon écriture est lyrique, alors j'ai dû retourner aux études afin de savoir ce que ça voulait dire ! Sérieusement, lorsque j'écris, j'exerce un certain contrôle sur la forme, mais aucun sur le contenu. Question d'équilibre, je suppose. Et puis je me suis toujours considéré comme un romantique attardé. La scansion des mots est effectivement très près du mantra, de la litanie ou du *dhikr* musulman.

JPD — Par contre, dans ton dernier recueil, *Que repose*, la forme s'allège. Les vers jouent avec l'espace, et plusieurs mots se détachent de la phrase pour mieux s'afficher, la chorégraphie formelle est différente, quoi ! Ça m'intrigue...

SPT — J'ai surtout travaillé à ce recueil pendant ma résidence d'écrivain au studio du Québec à Amsterdam. Au bout de deux mois, j'étais dans une impasse. Le Fonds néerlandais des lettres m'a offert la possibilité d'habiter pendant dix jours dans une petite maison près de la mer du Nord. À partir de là, j'ai parcouru des centaines de kilomètres à vélo dans les dunes et les réserves nationales. Et c'est comme ça que j'ai eu la « vision » de ce que devait être ce livre. Premièrement, j'ai fait sauter le « je ». Exit le lyrisme. Ensuite, j'ai pris de très grandes libertés en faisant déborder les mots dans les marges, celles du haut et du bas aussi, et j'ai même utilisé le quadruple interligne. J'ai disposé certains vers en forme de vols d'oiseaux et d'escaliers. Et j'ai coupé et recoupé, appliquant un régime minceur au recueil. Inspiré par les oiseaux migrants, extasié devant la beauté des îles frisonnes et de l'arrière-pays de la Hollande, je ne pouvais faire autrement que d'appliquer cette esthétique à ma parole poétique. C'est véritablement l'un de mes livres pour lequel j'éprouve le plus de contentement.

JPD — Comme toi, souvent les poètes emploient le mot « poème » dans leurs poèmes. Est-ce un pbare qui guide ? Une bouée à laquelle on se cramponne ?

SPT — Pire encore : c'est un tic maladroit dont j'essaie de me défaire. Un recueil de poésie n'est pas un essai, et je suis las du poète qui se regarde écrire faute de trouver le moyen de poser son regard ailleurs. C'est la même chose avec le mot *langage* qui surgissait partout dans la poésie québécoise des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix.

JPD — La musique est très importante dans ton œuvre. En quoi cette musique t'inspire-t-elle ?

SPT — J'ai toujours soutenu que la poésie est avant tout musique et chant, tessiture vocale, rythmes et sonorités. J'aurais aimé être musicien, d'une part, et, d'autre part, la voix humaine me fascine au point où je suis devenu au cours des ans un grand amateur d'art lyrique.

JPD — Je sais que les voyages non seulement te font écrire (« un livre. Un départ dans un livre » [Nocturnes]), mais tu prends aussi énormément de photos. Sont-elles des accompagnatrices de tes mots ?

SPT — De plus en plus, oui, mais je suis surtout un photographe dilettante. Ce que j'aime avec la photographie, c'est qu'elle me contraint à être patient, à prendre mon temps, à faire mon repérage, à attendre le moment où la lumière est plus juste et à composer avec les éléments.

JPD — Nous sommes souvent sollicités d'écrire des textes sur commande, soit pour des revues, ou encore des numéros thématiques ? Ou nous écrivons à partir d'une autre démarche artistique, comme ton texte « Ex camera » à partir du film de Nanni Moretti, La chambre du fils. Est-ce que ça influence ta façon de travailler ?

SPT — Il est extrêmement rare que j'écrive sur commande. Lorsqu'une revue me sollicite des textes autour d'un thème précis, j'y participe uniquement si j'ai en ma possession des textes aptes à figurer dans le dossier, et prêts à être publiés, bien entendu. Le long poème inspiré du film de Moretti est un cas à part. J'ai vécu une drôle de crise de la quarantaine en faisant le deuil de l'enfant que je n'aurai jamais. À ce moment-là, il y avait toute la controverse au sujet du petit Elyan Gonzales, ce petit Cubain échoué à Miami. Puis le film de Moretti a remporté la Palme d'or à Cannes, un film qui m'a profondément ébranlé. J'ai écrit ce très long poème en une seule soirée, dans un état second des plus vertigineux.

JPD — Comment vois-tu la ponctuation dans ta poésie ? Est-ce un art poétique en soi ?

SPT — Cavanna a déjà écrit que les signes de ponctuation sont les agents de la circulation dans un texte. Cette image m'habite toujours. La ponctuation est une difficulté et un défi qui me stimulent. Je crois effectivement qu'elle est un art en soi, comme tous ces petits signes étranges que l'on retrouve dans une partition musicale.

JPD — On a tendance aujourd'hui à publier surtout des « plaquettes » de poésie, j'aimerais avoir ton opinion là-dessus.

SPT — Le danger avec les plaquettes, c'est qu'elles n'offrent pas toujours une densité qui sert le livre ou qui lui rend justice. Je reste généralement sur mon appétit quand je lis un recueil de poésie trop court. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut écrire une plaquette comme *Le livre de la pauvreté et de la mort* de Rainer Maria Rilke.

JPD — Toi qui as eu beaucoup de prestigieux prix littéraires, qu'en penses-tu ?

SPT — On chuchote dans mon dos que j'aime les honneurs : rien n'est plus vrai. J'ai passé de trop nombreuses années affublé d'un « tuxedo » d'occasion, à servir des milliers de flûtes de champagne et des tonnes de petits fours songés, à torcher les cuisines de nouveaux riches prétentieux dans les quartiers cossus de la métropole,

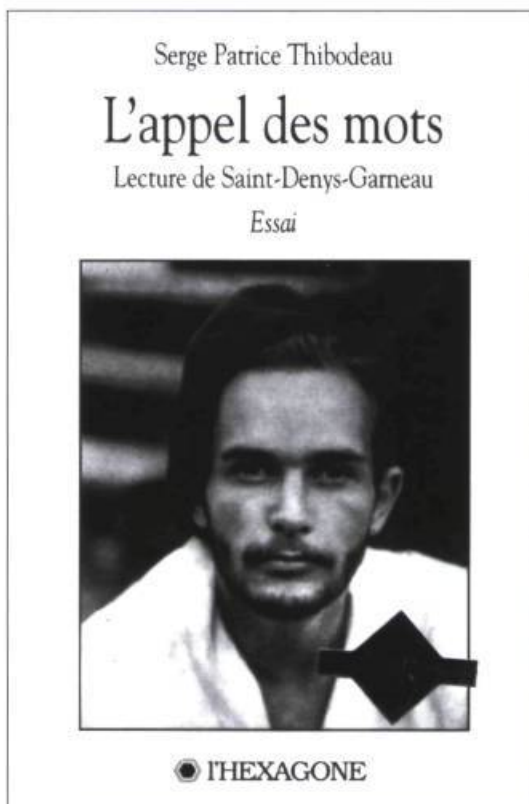
presque à m'en rompre l'échine, et tout ça pour me payer des voyages et le luxe d'écrire ce que je voulais, comme je le voulais, quand je le voulais. On m'a déjà dit que je ressemblais à un consul ou à un banquier avec mes vestons griffés, mes cravates de soie et mes boutons de manchettes sertis d'ambre de la mer Baltique ou du Chiapas. Je m'en balance. Chaque honneur qu'on m'a fait était un pied de nez à tous les clients chiantes et patrons mégalomanes que j'ai servis et endurés pendant des années dans la restauration. Chacun des prix littéraires que j'ai reçus m'a permis de faire un autre voyage et d'écrire un autre livre, et parfois même deux. Comme je n'en suis pas à un paradoxe près, j'ai accepté tous mes prix avec orgueil, sans vergogne, mais aussi avec humilité, parce qu'un prix littéraire n'est pas une récompense pour un livre déjà écrit, du moins à mes yeux ; un prix littéraire est un sauf-conduit qui me permet de continuer ma route, c'est comme si on m'autorisait à continuer d'écrire. Au moment où je pensais ne plus pouvoir en recevoir, on m'a remis l'automne dernier un deuxième prix Éloizes et le prix Antonine-Maillet pour mon recueil *Que repose*. Avec la bourse qui accompagne ce prix, j'ai pu me rendre en Argentine pour y passer tout un mois afin d'y réaliser le rêve de l'enfant que j'ai été, celui de parcourir la Patagonie et d'atteindre la Terre de Feu. Le prix Émile-Nelligan m'a permis de participer à des fouilles archéologiques en Jordanie ; le prix Edgar-Lespérance m'a donné la

possibilité de poursuivre des études universitaires de deuxième cycle et d'aller en Syrie ; le Prix du Gouverneur général du Canada a fait en sorte que j'ai pu mener des enquêtes au Liban parmi des survivants de la torture. C'est ainsi que je rends hommage aux organismes qui me remettent des prix.

JPD — Comme tu écris beaucoup en voyage, tu écris avec un ordinateur portable ou à l'encre ? Dans la cité, tu parles de « l'encre renversée » ?

SPT — Je possède un ordinateur portable depuis trois ans seulement, et le seul et unique texte écrit directement à l'ordinateur, en voyage, est *Le sentier des Venturiers (Lieux cachés)*. Je ne peux pas me passer de l'encre et du papier. Quand on écrit à la main, la graphie est aussi signifiante que le contenu du texte, on y perçoit la fatigue, la nervosité, l'ivresse, les mouvements de l'autobus ou du train. Cet aspect organique de l'écriture est très important et, d'ailleurs, j'ai toujours aimé avoir les doigts tachés d'encre.

JPD — Tu remplaces maintenant Gérard Leblanc (cet ami décédé trop tôt, dont je m'ennuie terriblement) aux Éditions Perce-Neige, faisant



ainsi équipe avec Paul Bourque, ce qui évidemment (j'en sais quelque chose !) prend énormément de ton temps. Mais tu sais que ça en vaut la peine. Comment concilies-tu écriture et édition ?

SPT — Je dirais plutôt que j'assure la continuité du travail de l'irremplaçable Gérard Leblanc, cet homme toujours très présent au cœur des conversations entre ami(e)s à Moncton. Avant de tomber malade, Gérard m'a offert la possibilité de diriger la collection « Mémoire » aux Éditions Perce-Neige parce qu'il savait apprécier l'intérêt passionné que je porte au patrimoine littéraire acadien. Et puis la vie s'est chargée de bien faire les choses ; au moment où Gérard devenait de plus en plus malade, j'étais écrivain en résidence à l'Université de Moncton. En arrivant en Acadie, j'ai décidé que je ne repartirais plus vivre à Montréal, et je l'ai dit à tout le monde. Ce qui fait que, quelques mois avant le décès de Gérard Leblanc, un membre du conseil d'administration de la maison d'édition lui a demandé s'il avait prévu quelqu'un pour lui succéder, car il fallait bien envisager, sinon admettre, l'inévitable. Il n'a pas répondu. Alors, on lui a dit qu'on m'avait parlé et que j'étais intéressé à assurer la suite. Il s'est apparemment enfoncé dans son fauteuil et n'a dit qu'un seul mot : merci. Ma nomination à la direction littéraire des Éditions Perce-Neige était un sujet tabou entre nous deux. Admettre qu'il ne pouvait plus continuer ce travail, c'était reconnaître qu'il allait nous quitter, et ça, jusqu'à son dernier souffle, il n'a jamais voulu le croire. J'ai donc commencé à travailler avec trois auteurs dès janvier-février 2005. Même si j'avais été à Montréal à ce moment-là, jamais je n'aurais laissé tomber les Éditions Perce-Neige, parce que j'y ai toujours cru et que j'y crois encore. L'édition a ses exigences, et elles sont nombreuses, mais malgré la démarche d'écriture très rigoureuse qu'est la mienne, je ne suis vraiment pas un écrivain discipliné. Je travaille très vite et avec une concentration intense, un investissement total de toutes mes forces. Le reste du temps, je suis oisif et rêveur, alors aussi bien me consacrer à l'édition.

JPD — Tu es donc revenu en Acadie, à Moncton plus précisément. De nombreux passages dans ton dernier livre, *Lieux cachés*, où tu parles de tes ancêtres, de ta famille, sont extrêmement touchants. Ce retour aux sources était incontournable, hein ?

SPT — Qu'on n'aille surtout pas croire que j'ai décidé impulsivement de revenir en Acadie, et ce n'est pas à cause d'une peine d'amour non plus, comme on me l'a déjà demandé ! J'y réfléchissais très sérieusement depuis quatre ou cinq ans, en silence dans mon coin. Montréal m'épuisait, au point où j'avais même pensé m'installer à Trois-Rivières, ou encore à Québec, où j'ai quand même vécu deux des plus belles années de ma vie. Et puis ces derniers temps, je travaillais de plus en plus avec des artistes acadiens dans les domaines du cinéma et de la musique de concert, ce qui m'amenait de plus en plus souvent en Acadie. Ce sont avant tout des raisons très intimes et personnelles, et même familiales, qui m'ont poussé à prendre cette décision que je n'ai jamais regrettée depuis. J'ai vu mes oncles et mes tantes revenir en Acadie pour y vivre leur retraite, après avoir travaillé aux États-Unis ou à Toronto pendant des années, et ce modèle ne m'intéresse pas. De plus, je n'ai pas vu grandir mes neveux et mes nièces parce que j'étais constamment sur la route, ou à Montréal ; maintenant, je veux me réjouir pleinement du fait que mon filleul et sa compagne auront un enfant à l'automne, et je veux voir cet enfant naître, grandir et s'émerveiller devant la vie. Enfin, je ne tenais pas à passer à côté de cette frénésie créatrice propre à Moncton et à toute l'Acadie. Il y a des inconvénients à vivre dans une microsociété, c'est certain, mais les avantages sont tout aussi nombreux, et celui qui me charme le plus est de côtoyer des artistes de toutes les disciplines possibles, ce qui n'était pas le cas, par exemple, à Montréal où je me sentais limité au milieu littéraire. Le plus comique, c'est que beaucoup de gens, dont des membres de ma famille, ont parié entre eux que je finirais par craquer et que je retournerais à Montréal avant la fin de l'année ; ç'a donné lieu à beaucoup d'échanges de bouteilles de vin dans mon entourage ! Ce qu'il faut préciser, aussi, c'est que j'ai choisi une région plutôt qu'une ville. Cette partie de l'Acadie historique est très belle, très photogénique, chargée de souvenirs et d'émotions, et, surtout, densément parsemée de petits espaces magiques que je me plais à découvrir à vélo dans les marais.

JPD — Durant le mois de janvier dernier, tu as arpenté la Patagonie, moi, je te suivais à travers ton œuvre. Une ultime curiosité : quels sont pour l'instant tes projets d'écriture ?

SPT — Comme ce n'est pas tous les jours qu'on se rend au bout du bout du monde, je veux travailler à un long récit de voyage accompagné des photos prises là-bas, puis j'ai deux recueils de poésie à terminer. Je travaille aussi à l'élaboration d'un opéra avec le compositeur Pierre Michaud et la cinéaste Renée Blanchard, en écrivant un texte à partir de *La métamorphose* de Kafka ; Pierre Michaud est un jeune compositeur acadien qui a déjà créé quatre ou cinq pièces musicales pour voix, à partir de ma poésie, et j'ai collaboré avec Renée Blanchard au film *1755 : le Souvenir nécessaire*. Et comme si je ne m'éparpillais pas assez, je tente par tous les moyens de faire avancer ma traduction du tristement célèbre *Journal du lieutenant-colonel John Winslow à Grand-Pré*. Enfin, un de mes objectifs est d'arriver à faire publier dix titres par année aux Éditions Perce-Neige.

JPD — Une petite dernière : ça vaut le coup de se faire poser des questions ou pas ?

SPT — C'est pas mal mieux que de subir un interrogatoire de la CIA dans une prison clandestine !

Bibliographie

Poésie

La septième chute, poésie 1982 – 1989, Moncton, Éditions d'Acadie, 1990.

Le cycle de Prague, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992.

Le passage des glaces, Trois-Rivières/Moncton, Écrits des Forges/Éditions Perce-Neige, 1992.

Nous, l'étranger, Trois-Rivières/Echternach (Luxembourg), Écrits des Forges/Éditions Phi, 1995.

Le quatuor de l'errance suivi de *La traversée du désert*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1995.

Nocturnes, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997.

Dans la cité suivi de *Pacifica*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1997.

Le roseau, poèmes 1997 – 2000, Moncton, Éditions Perce-Neige, 2000.

Du haut de mon arbre, Montréal, Les éditions de la courte échelle, coll. « Poésie », 2002.

Seuils, Moncton, Éditions Perce-Neige, 2002.

Que repose, Moncton, Éditions Perce-Neige, 2004.

Traduction

Let Rest, traduction de *Que repose* par Jonathan Kaplansky, Fredericton, Broken Jaw Press, 2005.

Essai

L'appel des mots. Lecture de Saint-Denis Garneau, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1993.

La disgrâce de l'humanité. Essai sur la torture, Montréal, VLB éditeur, 1999.

Prose

Lieux cachés, récits de voyage, Moncton, Éditions Perce-Neige, 2005.

Quebecor World
Lebonfon

Au service des Éditeurs ...
robert.lambert@quebecorworld.com

8000, Blaise-Pascal, Montréal (Québec) H1E 2S7
Tél.: (514) 494-5415 Téléc.: (514) 380-9627